

LOUIS ROBERT

Τακτικού καθηγητοῦ εἰς τὸ Collège de France

ΕΥΛΑΙΟΣ, ΙΣΤΟΡΙΑ ΚΑΙ ΑΝΘΡΩΠΩΝΥΜΙΑ *

Κύριε Πρύτασι,
Κύριε Κοσμητορ,
Κύριοι Συνάδελφοι,
Κυρίες καὶ Κύριοι,

Καθ' ἣν στιγμὴν λαμβάνω τὸν λόγον ἐν τῇ ἐπισήμῳ ταύτῃ αἰθούσῃ καὶ ἐπὶ τῇ εὐκαιρίᾳ ταύτῃ δὲν δύναμαι νὰ ἀποφύγω ἐν αἰσθημα συγκινήσεως, ἀλλὰ τὸ ὑπερνικῶ θεωρῶν ὅτι κατὰ τινα τρόπον μοῦ ἔχει ἤδη ἀπονεμηθῇ ἡ ὑμετέρα « πολιτεία », ὅτι εὐρίσκομαι ἐν γῇ πατρίδι, ὅχι βεβαίως λόγῳ τῆς εὐχερείας μου εἰς τὴν χοῇσιν τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης καὶ τῆς σημερινῆς αὐτῆς προφορᾶς, ἀλλ' ἔνεκα τῶν δεσμῶν, οἱ ὅποιοι ὑπάρχουν μεταξὺ ὧμων καὶ ἐμοῦ.

Πρῶτον ἐκ τῆς διαμονῆς μου ἐνταῦθα ὡς ἐταίρου τῆς Γαλλικῆς Ἀρχαιολογικῆς Σχολῆς. Διὰ πάντας ἡμᾶς ὁ τίτλος τοῦ πρώην ἐταίρου τῆς Γαλλικῆς Σχολῆς τῶν Ἀθηνῶν μένει ἀνεξάλειπτος, ἴσως δὲ περισσότερον δι' ἐμέ, ὁ ὅποιος ὑπῆρξα τὸ πνευματικὸν τέκνον τοῦ Maurice Holleaux, τοῦ Maurice Holleaux, ὅστις ἀφιέρωσεν ἐν τόσον γόνιμον μέρος τῆς δράσεώς του εἰς τὴν Γαλλικὴν Σχολὴν καὶ εἰς τὴν Ἑλλάδα. Τὰ ἔτη ἐκεῖνα κατὰ τὰ ὅποια ἔζησα ἐπὶ τοῦ ἐδάφους τῆς Ἑλλάδος ὑπῆρξαν ἀποφασιστικὰ διὰ τὴν πνευματικὴν μου πορείαν.

Πρὸ παντὸς ὅμως μὲ ἔχουν συνδέσει μὲ τὴν χώραν σας αἱ μελέται ὁλοκλήρου τῆς ζωῆς μου, ἀφ' οὗ ἐργάζομαι διὰ νὰ κατανοήσω τὸν Ἑλληνισμόν, τὰς ἀξίας καὶ τὴν ἐξάπλωσιν αὐτοῦ ἀπὸ τοῦ Μαρόκου μέχρι τοῦ Ἀφγανιστάν καὶ ἀπὸ τῆς Νουβίας μέχρι τῆς χώρας τῶν Σαρματῶν.

Πρὸς τοῦτοις δὲ εἰς νέος δεσμὸς ἐδημιουργήθη προσφάτως διὰ τῆς μεγάλης τιμῆς, τὴν ὁποίαν μοὶ ἀπένειμεν ἔτερον ἐπιστημονικὸν ἴδρυμα τῆς πόλεως ταύτης, ἡ Ἀρχαιολογικὴ Ἑταιρεία, ἡ ὁποία μὲ ἐξέλεξε μεταξὺ τῶν ἐπιτίμων αὐτῆς ἀντιπροσώπων.

* Ὁμιλία κατὰ τὴν ἀναγόρευσιν εἰς ἐπίτιμον διδάκτορα, τὴν 2^{αν} Νοεμβρίου 1962, ἐν τῇ Μεγάλῃ αἰθούσῃ τῶν τελετῶν τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν.

Ἦδη δέχομαι ἐνταῦθα μίαν νέαν μεγάλην τιμὴν, ἡ ὁποία βαθέως με συγκινεῖ. Εὐγνωμόνως εὐχαριστῶ τὸν κοσμήτορα καθὼς καὶ πάντας τοὺς καθηγητὰς τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς, ἐξαιρέτως δὲ τοὺς εἰσηγησαμένους τὴν ἀπονομὴν τῆς τιμῆς ταύτης. Ἦκουσα τὸν γενόμενον περὶ τῶν ἔργων μου λόγον. Ὁ κύριος Κοντολέων ὠμίλησε δι' ἐμὲ με τὴν συνήθη του φιλικὴν διάθεσιν. Εἶναι δύσκολος ἡ στιγμή τῶν τοιούτων εἰδους ἀπολογισμῶν. Διερρωτῶμαι μήπως εἶμαι κατώτερος τῶν ὅσων ἤκουσα καὶ μήπως ἐνώπιον τοῦ Θεοῦ ἡ τῆς μοίρας — ἕκαστος μεταχειρίζεται κατὰ τὸν τρόπον του τὸ ἐν ἡ τὸ ἄλλο ὄνομα — δὲν ἡδυνήθην ὥστε νὰ καρποφορήσουν δι' ἐμοῦ τὰ δῶρα, « ces dons qu'il a chez toi pour les autres placés », κατὰ τὸν στίχον ἐνὸς Γάλλου καθηγητοῦ. Διότι ἔως τώρα ἀπέδωκα πολὺ ὀλιγώτερα τῶν ὅσων ἔχω ἀνέυρει εἴτε ἐν τῇ Μικρασίᾳ καὶ ταῖς λοιπαῖς Ἑλληνικαῖς χώραις εἴτε ἐργαζόμενος ἐν τῷ γραφεῖ μού. Περιμένουν τόσα σημειωματάρια, τόσαι φωτογραφίαι, τόσοι φάκελοι! πολὺ περισσότερα ἢ ὅσα μέχρι σήμερον ἔχουν δημοσιευθῇ! Καὶ ὅμως, ἔχω ἐργασθῇ ὅσον καλύτερον ἡδυνάμην, καὶ σὺν ὅλῃ τῇ ψυχῇ! Θὰ ἐργάζωμαι ὁμοίως καὶ εἰς τὸ μέλλον, πάντοτε με τὴν πολλαπλὴν βοήθειαν τῆς Jeanne Robert, θὰ προφθάσωμεν, ἐκτὸς καταστροφῆς, τὰς σημειώσεις μας νὰ τὰς μεταμορφώσωμεν εἰς βιβλία διὰ τοὺς ἄλλους. Θὰ συνεχίσω ἐργαζόμενος καὶ ὡς δεῖγμα τῆς ἐργασίας μου θὰ ἐκθέσω ἐνώπιον ὑμῶν ὀλίγα συμπεράσματα καὶ ὀλίγας σκέψεις ἀφορώσας εἰς τὸ θέμα:

« Εὐλαίος, ἱστορία καὶ ἀνθρωπωνυμία ».

* *

Eulaios, histoire et onomastique

Il n'est de science que du particulier, comme disait ou répétait mon ami Fernand Chapouthier. Je partirai donc d'un fait très précis, d'une inscription, d'un nom.

Il s'agit d'une inscription de Samothrace récemment publiée parmi les trouvailles des fouilles et des recherches américaines au sanctuaire des Kabires. La plupart des inscriptions du sanctuaire des Grands Dieux sont des listes, listes de théores ou listes d'initiés, mystes ou époptes. Aussi ont-elles paru parfois monotones et de peu d'intérêt, ainsi à leur récent éditeur. Le n° 47 de la nouvelle publication nomme des mystes de la ville macédonienne de Beroia, Veria.

Ἐπὶ βασιλέως Θεοδώρου... μύσται εὐσεβεῖς Βεροιαῖοι
 Τιβέριος Κλαύδιος Εὐλαῖος
 Οὐλίπια Ἀλεξάνδρα ἡ γυνὴ αὐτοῦ,
 Γά(τος) Ἰτῆριος Πούδης = Gaius Iturius Pudens
 δοῦλοι Κλαυδίου Εὐλαίου· Στάχης, Παράμονος, Θηβαῖς.

Puis la date : l'année 261, qui reporte, d'après l'ère de la province de Macédoine, à 113 de l'ère chrétienne. — L'éditeur a prévenu : « les noms n'appellent que peu de commentaire ». Je n'étudierai ici que le nom du premier personnage.

La première publication, due, il y a 20 ans, au directeur des fouilles, donnait : *Τιβέριος Κλαύδιος Εὐάλιος*. Le récent éditeur propose *Εὐλαῖος*. Il commente : « A la ligne 1 comme à la ligne 10 (le propriétaire des esclaves) *ΑΑ* et *ΑΑ* sont également possibles épigraphiquement (c'est-à-dire d'après ce qu'on lit ou ce qu'on croit lire sur la pierre), et *Εὐλαῖος* est un nom plus vraisemblable en lui-même ». Un point ; point final au commentaire sur ce nom. Ainsi le nom ne paraît pas assuré : la lecture n'est pas certaine ; et *Εὐλαῖος* est préféré seulement parce qu'il est « plus vraisemblable » que *Εὐάλιος*, et cela, considéré « en lui-même ».

Cette méthode est trop expéditive. Il n'est de science que du général. Le nom *Εὐλαῖος* ne doit pas être considéré seulement « en lui-même », c'est-à-dire en cet exemple isolé. Il faut chercher des rapprochements, d'autres exemples, mettre ce cas dans une série, dans un ensemble. Celui qui connaît un nom n'en connaît aucun ; il faut en avoir connu mille pour en connaître un, répéterai-je encore, cette règle fondamentale de l'archéologie, l'archéologie au sens large.

Un dictionnaire des noms propres, même très vieux et périmé, permet aussitôt de retrouver deux personnages du nom d'Eulaïos dans des textes historiques ou littéraires. Déjà Otto Hoffmann, dans son livre sur les Macédoniens en 1906, a considéré d'après cela le nom comme authentiquement macédonien. Plutarque, dans le traité sur l'Adulation et l'Amitié, raconte qu'après la bataille de Pydna *Εὐγκτος καὶ Εὐλαῖος, ἑταῖροι Περσέως*, firent des reproches au roi en fuite et furent poignardés par lui. Dans la Vie de Paul Emile, il précise que le fait eut lieu à Pella et que les deux personnages étaient « chefs de la Monnaie », *Εὐκτον καὶ Εὐλαιον, τοὺς ἐπὶ τοῦ νομίσματος*. Voilà donc un *Εὐλαῖος* parmi les hauts fonctionnaires en Macédoine sous le règne de Persée et comme *ἑταῖρος* du roi.

Un autre Eulaïos est nommé à la cour de Philométor par Polybe,

par Diodore d'après Polybe et par S. Jérôme d'après Porphyre. C'est le personnage qui, avec Lénaios, fut tuteur de Philométor et dont Polybe, suivi par Diodore, a tracé un portrait très noir : cupidité à thésauriser, incapacité militaire ; après avoir poussé à la guerre contre Antiochos IV, ils sont responsables de la honteuse retraite du roi, sans combat, à Samothrace. Le nom d'Eulaïos figure en abrégé sur des bronzes de Ptolémée Philométor, et il n'y en a pas d'autre dans ce monnayage.

Cet Eulaïos était « peut-être Macédonien », disait Ion Russu, auteur d'un relevé des noms macédoniens en 1938. Au contraire, les historiens, en général, ont présenté Eulaïos et Lénaios comme deux aventuriers d'origine barbare et anciens esclaves. Pourtant, malgré l'agressivité de la tradition antique qui les concerne (car Polybe détestait les gens de cour et n'a donné des ministres de Philopator, d'Antiochos III, de Philippe V que des caricatures), il faut remarquer déjà que nulle part dans les sources Eulaïos n'est traité d'Oriental. Diodore distingue « Eulaïos l'eunuque » et « Lénaios le Syrien », « le Coeléstyrien ancien esclave ». Dans Polybe, Eulaïos est l'eunuque, le « spadôn », non pas le Syrien ni le « Kouzistanais ». C'est être en contradiction avec les rares textes que de dire, avec Walter Otto : « Eulaïos était sans doute lui aussi un Oriental ». Si Eulaïos était un nom macédonien, le tuteur de Ptolémée était d'origine macédonienne. Il ne suffit pas pour en faire un « Kouzistanais », c'est-à-dire un Oriental de la Susiane, comme le déclare Bevan, que le fleuve de Suse ait porté le nom Eulaïos. On ne trouve à rapprocher du nom du tuteur de Philométor aucun nom « oriental », ainsi aucun nom sémitique ou iranien, soit transcrit en grec soit dans sa forme originale.

Au contraire on trouve dans les inscriptions de la Macédoine d'autres exemples du nom Eulaïos et qui sont caractéristiques. Nicolas Vulić a publié à deux reprises, en 1939 et en 1948, des listes éphébiques de Derripos, près de Prilep (Prilepi), à dater de 74 à 107 de notre ère. Un de ces éphèbes est un *Εὐλαῖος Ἀντιγόνου*. Sur la photographie publiée, Jeanne Robert a reconnu qu'un *Εὐμῖος Πετιλίου* était un *Εὐλαῖος Πετιλίου*. Ces listes sont d'ailleurs d'un grand intérêt pour l'onomastique macédonienne, bien qu'on ne l'ait pas relevé. On y trouve des noms typiquement macédoniens comme *Ἀρριδαῖος*, *Κόρραγος*, *Ἀδαῖος*, ou aimés en Macédoine, *Λιμναῖος*, *Ὀρέστης*, *Αἰνείας*, des groupements familiaux significatifs, tel *Κάσσανδρος Ἀντιγόνου*. On voit dans quel ensemble se trouvent les deux Eulaïos de Derripos.

D'autre part, on retrouve ce nom en Macédoine encore, et très

précisément à Beroia. La liste même de Russu renvoie à une publication de 1912 ; en fait l'inscription était connue déjà par Delacoulonche en 1858. C'est une inscription honorifique émanant de la ville de Beroia pour une femme, Domitia Ioulia, femme de *Titus Flavius Caesennianus Εὐλαῖος* ; la statue a été élevée par *Tiberius Claudius Εὐλαῖος*. Non seulement nous avons là deux nouveaux exemples macédoniens du nom Eulaïos, mais l'inscription copiée à Beroia fait connaître précisément le même Tiberius Claudius Eulaïos, qui fut myste à Samothrace. On voit l'intérêt qu'il peut y avoir à sortir des inscriptions de Samothrace pour les bien comprendre, et même les lire avec certitude ; il fallait, puisqu'il s'agissait de Macédoniens, faire des recherches dans la Macédoine, ses inscriptions et son onomastique.

Dès lors : la lecture du nom *Εὐλαῖος* dans l'inscription de Samothrace est assurée, — pas par la pierre endommagée, mais par une inscription de Beroia nommant le même personnage ; — et *Εὐδάλιος* retombe au néant ;

le caractère macédonien du nom ne peut faire doute ; je n'ai pas trouvé dans les inscriptions d'autre exemple de ce nom que les 5 attestations à Beroia et à Derriopos.

Il apparaît alors clairement que les éditeurs de la Vie de Paul Emile, et en dernier lieu Ziegler, ont eu raison d'adopter la correction *Εὐλαῖος* pour le *Εὐδαῖος* des manuscrits. Cette correction était due à Coray, qui s'appuyait sur le *Εὐλαῖος* de l'autre ouvrage de Plutarque. D'autre part W. Crönert avait eu tort de vouloir corriger ce dernier *Εὐλαῖος* en *Εὐδαῖος*, en considérant ces noms « en eux-mêmes », et sans s'appuyer même sur les manuscrits de la Vie de Paul Emile.

On peut aussi juger maintenant des théories relatives à l'origine du tuteur de Ptolémée Philométor. Ce grand personnage portait un nom macédonien. S'il avait été originaire du Kouzistan, certes Polybe le lui eût reproché, comme il incrimine Lénaios d'être « Syrien » ; on ne pouvait l'accabler ni sur son origine ni sur sa naissance, mais uniquement sur son état et sa fonction : « Eulaïos l'eunuque et Lénaios le Syrien ». Il ne reste qu'une sorte d'argument, esquissé en passant par Pierre Jouguet : « le nom d'Eulaïos est macédonien ; mais il n'est pas vraisemblable que cet eunuque ait été Macédonien de naissance ». Je ne vois pas bien pourquoi. Parmi les descendants des Macédoniens venus en Égypte, il y eut toutes sortes de conditions, et ils n'étaient pas à l'abri des coups du sort, qu'Eulaïos fût devenu eunuque par quelque accident ou maladie ou même qu'il eût été fait eunuque.

Son origine macédonienne convient d'ailleurs très bien à ses hau-

tes fonctions à la cour des Lagides. Eulaios était, comme l'a bien souligné W. Otto, le « nourricier » du jeune roi, *nutricius* en latin, *τιθηνός* en grec ; il était, comme plus tard Potheinos pour Ptolémée XIV, le *nutricius eunuchus*, selon l'expression de César. Cela explique son influence précoce et son élévation au poste de tuteur. Mais il était excellent qu'il fût Macédonien — la classe dirigeante — en même temps qu'eunuque. Cette origine apporte une touche importante pour l'étude du milieu de cour à Alexandrie à cette date, par-dessus les clabaudages rhétoriques de Polybe et de ses successeurs modernes, tel Bevan.

Ainsi l'anthroponymie, en partant d'inscriptions modestes et « banales » — listes de mystes, d'éphèbes, inscriptions honorifiques —, apporte-t-elle une contribution à l'histoire politique elle-même en éclairant l'origine du tuteur de Ptolémée Philométor. De même on a beaucoup parlé de la mère du dynaste de Pergame, Philétairos, et de son origine paphlagonienne ; je montrerai que son nom, Boa, est exactement un nom éolien, un nom par exemple de Myrina et de Ténédos.

Il me reste à traiter du fleuve de Suse, dont le nom avait servi à imaginer pour le tuteur Eulaios une origine « Kouzistanaise ». Ce fleuve s'appelait « Ulai » en hébreu et dans les inscriptions assyriennes ; il apparaît sous la forme *Εὐλαῖος* dans Arrien et dans Pline. « Le fleuve que les Grecs appelaient Eulaios », écrivait Pierre Jouguet. Certes. Je crois que, si les Grecs ont donné cette forme précise au nom indigène du fleuve, c'est qu'ils l'ont adapté « à la macédonienne ».

Depuis 1903, des inscriptions grecques trouvées à Suse même ont montré que la ville était devenue « Séleucie sur l'Eulaios », *Σελεύκεια πρὸς τῷ Εὐλαίῳ*. Elle avait été fondée comme une ville grecque. Dans ces fondations hellénistiques, la part des colons macédoniens était grande. Ainsi au II^e siècle encore, dans les fondations attalides de Philadelphie de Lydie et d'Apollonis de Lydie ; le monnayage de ces villes a pour emblème le bouclier macédonien. Pour Apollonis, j'ai montré comment les listes éphébiques du I^{er} siècle avant notre ère faisaient connaître des noms macédoniens. En l'absence même de type monétaire, l'anthroponymie atteste, à elle seule, un peuplement macédonien ; car on y connaît *Ἀρεῖδαῖος*, *Πρεπέλαος*, *Ἀμόντας*, *Δρεβέλαος*, et enfin un autre nom ; vous avez pu constater que j'ai fait tous mes efforts pour ne pas prononcer les noms grecs anciens, comme j'en ai l'habitude, à l'érasmiennne ; mais ici que faire ? si je vous dis que *Voltris*, à Apollonis, est un nom macédonien, vous m'objecteriez qu'il y a bien des exemples dans tout le monde grec ; je n'y peux rien, il faut éras-

miser pour distinguer *Botrus*, « le raisin », anthroponyme grec commun, et *Botrès*, nom macédonien, qui se trouve dans une liste d'Apollonis récemment publiée.

Dans les fondations de villes de la fin du IV^e siècle et du III^e siècle, l'élément macédonien n'était évidemment pas moins important, tout au contraire. Ainsi, sur le bord de l'Euphrate, à Doura devenue Eurôpos, Franz Cumont a relevé les noms macédoniens, tels que Ἀρόββας, Κρατέας, Ἀδεῖα, Λαδαῖα, Ἀδαῖος et d'autres.

Or, je retrouve dans les inscriptions grecques de Suse plusieurs noms de la Macédoine ou aimés en Macédoine : Κράτερος, aussi Νικόλαος ; mais le plus typique est le nom très rare Δρακας. J'en connais quatre autres exemples : un soldat devenu citoyen à Dymè d'Achaïe, Δρακας Θεοδότου, milieu où l'on rencontrerait sans étonnement un Macédonien, comme chez les clérrouques des papyrus d'Egypte ; — et trois Macédoniens : à Beroia, Φλ. Δρακας, chez les Orestes Δρακας Ἀλεξάνδρου, dans l'Eordaia un Δρακας, dont le père a un beau nom macédonien, Περδίκκας.

Cela — à savoir l'onomastique — suffit, en dehors de tout texte historique, pour constater un peuplement macédonien à Seleukeia de l'Eulaïos. Il me paraît clair dès lors que le nom indigène du fleuve local fut adapté sous une forme familière aux oreilles des Macédoniens.

Je signalerai en passant une autre trace macédonienne dans l'Iran. Une sculpture rupestre inédite, à Bisutun, m'a été communiquée par mon ami Daniel Schlumberger ; elle représente un Héraclès banquant ; une inscription indique que la dédicace de cet Héraclès Kallinikos a été faite, selon mon déchiffrement, pour le salut du fonctionnaire séleucide qui portait le titre de « chef des Hautes Satrapies » par un Grec appelé Hyakinthos fils de Pantauchos. Ce dernier nom se trouve essentiellement en Macédoine et en Thessalie.

Ainsi le nom Εὐλαιοῦ dans une inscription de Samothrace — ce nom qui ne semblait même pas assuré et qui n'était pas digne d'un commentaire ni d'une recherche — nous a menés d'abord en Macédoine, puis à la cour macédonienne d'Alexandrie, enfin très loin, dans la bordure montagneuse de l'Iran, chez les Macédoniens de Séleucie, de l'antique ville de Suse.

Permettez-moi de vous demander encore un peu d'attention pour l'étude — beaucoup plus brève — d'un second nom et pour une conclusion.

Il y a déjà assez longtemps, dans la Revue des Études Grecques de 1934, j'avais établi un rapprochement entre un texte historique

faisant connaître le culte d'un Apollon Kômaios à Naucratis, et le nom de personne *Κωμαῖος*. Je concluais que l'épithète d'Apollon ne pouvait être corrigée, étant soutenue par le nom, — et que le nom était à expliquer comme un nom « théophore », étant l'épithète même du dieu. Je trouvais l'anthroponyme Kômaios dans des villes ioniennes : à Athènes, Colophon, Ephèse, Kéramos, Abdère et Thasos. Je rapprochais aussi un mois Kômaïôn attesté à Colophon. On avait donc ce groupe : Apollon Kômaios, le mois Kômaïôn et le nom *Κωμαῖος*, comme on a Dionysos *Αἰγναῖος*, le mois *Αἰγναίων* et le nom *Αἰγναῖος*.

Depuis lors, mon analyse a paru confirmée par une inscription de Thasos publiée en 1958. Dans cette ville, patrie d'une série de *Κωμαῖος*, ce nouveau texte précieux faisait connaître expressément, parmi les fêtes, celle des Megala Kômaia. L'éditeur a marqué cette confirmation. Mais il a hésité sur le rapport des Kômaia avec un Apollon. Après avoir fait remarquer que « on pourrait être tenté de songer par excellence à Dionysos », il relevait avec moi que « les quelques témoignages que l'on parvient à réunir favorisent l'hypothèse » de l'attribution à Apollon. Sa conclusion était pourtant que « il ne serait pas impossible d'admettre qu'Apollon eût présidé à ces Grandes Kômaia, d'antique tradition ionienne ». A la vérité, la formule est d'une telle prudence qu'elle n'accorde rien, ou presque rien : « il ne serait pas impossible » ; on ne peut rien bâtir sur de telles incertitudes ; car, hélas, il n'est presque rien au monde qui soit impossible.

En fait, je liais Kômaios à Apollon parce que le texte relatif à Naucratis nomme un Apollon Kômaios et que l'épithète Kômaios ne paraît pas encore pour un autre dieu qu'Apollon. Peu après la publication de mon article, je promis d'alléguer un autre texte relatif à Apollon Kômaios, encore Apollon. Depuis lors, je l'ai mis dans la circulation, mais je ne l'ai pas commenté. Ammien Marcellin, parlant de la grande ville de Séleucie du Tigre, raconte que les généraux de Lucius Verus emportèrent de cette ville *simulacrum Comaei Apollinis* ; cette statue divine fut installée à Rome dans le sanctuaire d'Apollon sur le Palatin ; et c'est de ce temple de Séleucie que se serait répandu le germe de la peste qui ravagea l'Empire. Si tel identifiait cet *Apollo Comaeus* à celui de Naucratis, tel autre cherchait sous ce nom « une divinité du panthéon babylono-araméen », tel Nebu. C'est le mirage oriental. Il n'y a aucun indice que cet *Apollo Comaeus* n'ait pas été porté à Séleucie du Tigre par ses adorateurs grecs lors du peuplement de la ville par des Grecs.

Donc deux textes très précis associent Kômaios à Apollon, — pas

à une autre divinité. Que j'aie bien été dans la bonne voie en rapprochant le dieu Kômaios ionien (et donc maintenant les fêtes Kômaia de Thasos) et Apollon Kômaios, cela — je m'en excuse — est mis hors de doute par un nouveau document-massue, qui écrase toute tergiversation timide. Cet été même, l'éphore des antiquités de Kavala, M. Lazaridis, a découvert dans la ville de Philippes une dédicace, dont il a bien voulu me communiquer le texte et la photographie. Elle date de la fin du IV^e siècle ou du haut III^e siècle. On y lit : Διόδοτος Ἐπιγέ-
νων Ἀπόλλωνι Κωμαίῳ καὶ Ἀρτέμιδι.

Primo : peut-on supposer que l'Apollon Kômaios de Philippes n'est pas le dieu des Kômaia de Thasos ? C'est Apollon qui a aussi donné son épithète au mois de Colophon et leur nom à tous les Κωμαῖος citoyens des villes ioniennes.

Secundo : il est naturel de supposer qu'Apollon Kômaios fut porté de Thasos à Philippes. Nous constatons son culte en une partie de la Macédoine.

Ne peut-on alors deviner la route qu'il suivit sans doute pour être installé à Séleucie du Tigre ? Ne retrouvons-nous pas ici les Macédoniens qui s'établirent dans la nouvelle ville fondée par Séleucos I^{er} ?

Nous savons en effet par un fait précis ce que nous devons supposer *a priori* sur la part des Macédoniens dans cette fondation. Polybe, au livre V, a mentionné les *adeiganes* de Séleucie du Tigre. Depuis Casaubon jusqu'au dictionnaire de Liddell, Scott et Jones, on avait cherché dans ce terme un mot oriental. C'était encore un mirage oriental. En 1943, d'après une nouvelle inscription de Laodicée de Syrie nommant les *πελιγᾶνες*, Pierre Roussel a reconnu que le terme de *πελιγᾶνες* était un mot macédonien désignant un corps civique et que le mot était à reconnaître aussi dans le texte de Polybe relatif à Séleucie du Tigre. Pour les peliganes en Syrie, il concluait que « cette mention appelle fort utilement notre attention sur le rôle politique joué par l'élément macédonien dans la colonisation de la contrée, où tant de noms de lieux, de fleuves, de villes même, rappelaient la mère patrie et que l'on a pu appeler la Nouvelle Macédoine », expression de Théodore Reinach.

L'Apollon Kômaios de Séleucie du Tigre, pris pour un dieu oriental, me paraît être une importation macédonienne, comme les faux *adeiganes*, pris pour un mot oriental, étaient une institution macédonienne, les *péligānes*. Là aussi, sur le Tigre, deux mots suffirent à montrer la puissance de l'élément macédonien dans ces colonies des généraux et successeurs d'Alexandre.

Nous voilà ramenés dans le lointain Orient, dans la Mésopotamie, à la suite des Macédoniens encore, comme par les noms Eulaïos et Drakas.

L'histoire de la colonisation hellénistique — non moins intéressante et non moins importante que celle de la colonisation archaïque sur laquelle on ne cesse de revenir — progressera, en dehors de documents nouveaux qui pourront sortir du sol, par l'étude des anthroponymes, L'étude, minutieuse et éclairée, des noms macédoniens permet de voir comment ces noms ont essaimé dans l'Orient grec, à mon avis toujours par des descendants de Macédoniens, et non par une simple mode : ils permettent de fixer des centres de colonisation macédonienne, tels Apollonis de Lydie et Suse, tels aussi, je crois, Dorylée en Phrygie, Stratonicee dans la haute vallée du Caïque ; — ils se sont répandus aussi, sporadiquement, dans les vieilles cités grecques d'Asie Mineure, parce que ces cités ont accordé la *πολιτεία* à bien des officiers des rois hellénistiques, souvent d'origine macédonienne, qui s'y étaient fixés ; je n'en dis pas plus ; il me faudrait un exposé entier pour le montrer.

Ai-je su montrer le profit que pouvait, que devait retirer l'histoire de la documentation anthroponymique ? c'est-à-dire essentiellement des inscriptions, et des inscriptions les plus monotones et banales en apparence, de la piétaille des inscriptions, que dis-je ? du menu fretin de l'épigraphie. Souvent le progrès historique ne vient pas d'une « grande » inscription nouvelle qui attire l'attention de tous, et même des moins préparés (et je ne parle pas d'inscriptions comme le trop fameux « décret de Thémistocle », cette pierre de scandale, cette pierre de touche de l'esprit critique, cette balance sensible pour la *psychostasia* des historiens !), — le progrès peut naître de l'examen minutieux des anthroponymes, en en recherchant l'origine et l'expansion.

Naturellement, pour que les anthroponymes servent à l'histoire, il faut les grouper, — ne pas considérer chaque nom « en lui-même ». On a traité ordinairement les noms grecs d'un point de vue linguistique, les insérant dans des cadres pour en dégager la composition ou même pour les expliquer ; tel fut le sens de l'œuvre de Bechtel, avec ses limites proches. On s'est attaché — ainsi notre grand maître Adolf Wilhelm, toujours inoublié, toujours vénéré, je l'espère — à faire disparaître des noms impossibles ou à justifier des noms contre des corrections téméraires ou à compléter des noms mutilés, toutes choses qui concourent à l'établissement d'un catalogue anthroponymique critique et sain. Par delà ces tâches nécessaires, il faut mettre les noms dans leur cadre historique et géographique, naturellement avec leur chrono-

logie. Il se révèle que beaucoup de noms sont plus ou moins locaux, employés seulement dans une ville ou une région plus ou moins vaste. Ils nous instruisent sur les cultes, les sentiments et les modes ; ils soulignent ou révèlent des rapports de colonisation et de parenté ethnique, des relations économiques ou politiques. Nous devons faire non point des catalogues de noms, mais l'*histoire* des noms, et même l'*histoire par les noms*.

LOUIS ROBERT